

Marek Hlasko

Converti à Jaffa

Traduit du polonais par Charles Zaremba

Tout irait bien, si ce n'était Robert. On a engrangé un peu de fric à Tel Aviv, et nous voilà en route pour Tibériade avec un nouveau chien. J'examine la bête pendant que les passagers de l'autocar dorment.

– Il faudra l'engraisser un peu, dis-je.

– C'est sûr, répond Robert. Il n'a pas vraiment belle allure.

– Ça nous prendra deux bonnes semaines, et à Tibériade, la vie est plus chère qu'à Tel Aviv.

– Le pire, c'est que cuisiner à l'hôtel est interdit. On pourrait lui donner de la bouillie de sarrasin. C'est ce qui fait grossir le plus vite.

– Si on la mélange avec de la viande.

– Je ne sais pas. Ce chien m'a l'air malin. Si ça se trouve, il ne boufferait que la viande et ne toucherait pas à la bouillie. Après tout, je ne le connais pas.

– Tu sais ce qui va lui arriver. C'est déjà pas mal.

– La même chose arrivera à chacun de nous. Ça ne veut rien dire. Mais il peut s'arranger pour que tu n'aies rien à bouffer toi non plus. Tu partagerais chaque bouchée avec lui dans ce cas ?

Je ne réponds pas. Je regarde la fille assise à côté de nous, son nez droit, ses cheveux bouclés.

– Tu vas à Tibériade ?

– Oui.

– Pour longtemps ?

– Ça dépend.

– Du temps qu'il fera ?

– Non. De celui qui me paiera. Et toi ?

– Ça dépend.

– Du temps qu'il fera ?

– Non, de celle qui nous paiera.

– Le chien aussi ?

– On ne peut pas travailler sans chien.

Elle se tourne vers moi. Elle a une petite cicatrice à la base du nez, qui ne l'enlaidit nullement, d'ailleurs, et je me dis que dans un mois, quand sa peau aura perdu son hâle, la trace ne se verra plus.

– C’est toi le type qui tue les chiens ?

– Je préférerais tuer des gens.

– Facile à dire.

– En tout cas, c’est ce que je pense. Ça a son importance. Tu n’as jamais eu envie de tuer ceux qui te paient ?

– Je n’y ai jamais pensé.

– Alors reste comme tu es. Il vaut mieux que tu croies ne pas vouloir les tuer.

– Tu as tué combien de chiens ?

– Je tue toujours le même. À chaque fois, j’ai l’impression de tirer sur le même chien. Une fois c’est un bouledogue, une autre fois, un chien de berger. Mais je me figure toujours que c’est le même. C’est ça le pire.

Elle sort de son sac à main une bouteille de cognac Stock. Elle m’en verse dans un gobelet en aluminium. Tout le monde claque des dents dans cet autocar, mais sa main ne tremble pas.

– Bois, dit-elle.

– Non, intervient Robert. Il n’a pas le droit de boire.

– Pourquoi ?

– L’alcool lui fait enfler la figure et lui donne une tête de brave gars. Il faut qu’il ait le visage buriné. Pour l’amour du Ciel, ne le fais pas boire ! Tu ne veux quand même pas que notre affaire tombe à l’eau ? C’est la souffrance qui a taillé ses traits. Étonnant que tu ne le comprennes pas.

– Et pourquoi il a tellement souffert ?

– Ça fait partie des choses qu’on ne sait pas à l’avance, dit Robert. Ça dépend de l’endroit et de la fiancée. Si l’on vise une femme que son mari a quittée en embarquant la caisse et une fille plus jeune qu’elle, lui souffrira parce que sa petite amie est partie avec un homme riche qu’elle n’aime pas. On construit alors un scénario à partir de deux histoires : on montre à cette femme une photo, et d’un coup tout va mieux.

– La photo de la fille ?

– Non, la photo du type avec lequel elle est partie ! C’est plus profond. N’importe qui gardera sur soi la photo de la fille qui l’a laissé tomber, ça n’a rien de novateur. Nous, on montre l’homme avec lequel la fille est partie : on a toute une série de clichés de types atteints de polio depuis l’enfance, de cancer, ou issus de parents alcooliques. C’est une chose qu’il ne peut pas comprendre. Voilà pourquoi il garde cette photo sur lui. Et elle, elle regarde la photo de l’éclopé, puis son visage à lui, et ça y est, on a créé une situation. Tu comprends ? Il souffre et, en même temps, il n’en revient pas que la femme avec laquelle il a passé le printemps de sa vie soit partie avec un homme pareil.

Il s’interrompt un instant et poursuit :

– Un temps unique, qui ne reviendra plus. Tu comprends ?

– Oui.

– On peut construire le scénario autrement si la femme n'a pas été abandonnée, ce qu'à Dieu ne plaise. Dans ce cas, on lui montre la photo de la fille. Lui n'a jamais pensé qu'à cette fille morte dans un accident de voiture, et cette photo est ce qu'il a de plus sacré, et voilà qu'il rencontre cette femme et qu'il lui donne ce qu'il a de plus sacré. Ce n'est pas tout, bien sûr, mais c'est déjà une partie de l'histoire.

– Vous avez ces clichés ?

– LDe la femme, ou du type qui s'est barré avec la caisse ?

– De la femme.

Robert lui tend une photo qu'il a sortie de son portefeuille. Elle la prend, l'examine un instant et la lui rend.

– Elle n'est pas assez abîmée.

– Pourquoi ? dis-je.

– Elle devrait être très abîmée. Tu l'as gardée si longtemps dans ton portefeuille ou dans ta poche, il faisait chaud, humide aussi, or cette photo-là a l'air d'avoir été fraîchement tirée. Il faut l'user un peu.

– Ne me fais pas la leçon, je te prie, dit Robert. Je t'ai montré l'original.

– Tu n'avais pas besoin de le faire, répond-elle. Il suffisait de me dire qu'Eva, cette prostituée de Jérusalem, vous a permis de la photographier.

– Ne le dis à personne, proteste Robert. Cette fille est morte il y a des années dans un accident de voiture. Regarde, elle a déjà des cheveux gris.

Il se tourne vers moi :

– Ça ne va pas. Une personne qui connaît Eva peut nous balancer si cette femme a l'envie soudaine de mettre cette photo sur sa table de chevet.

– Rien ne peut vous arriver, déclare-t-elle.

– Il vaut mieux prendre ses précautions.

– Eva s'est suicidée, répond-elle. Vous ne le saviez pas ?

– Non. Dieu soit loué. De cette manière, on évite de dépenser du fric pour un nouveau cliché. Si quelqu'un nous fait une remarque, on lui dira qu'il s'agit d'une ressemblance fortuite. Et toi, tu pourras même sourire et dire qu'elle avait l'air d'une prostituée. Mais la femme que tu auras devant toi devra savoir qu'en disant ça, tu veux te faire du mal à toi-même. Que tu es un peu masochiste. Ceux qui ont beaucoup souffert dans la vie deviennent souvent masochistes.

Il s'interrompt, avant de reprendre :

– Ou plutôt non. Ce que je viens de dire est idiot. C'est juste le contraire. Il faudra qu'une douleur absolue se reflète encore une fois sur ton visage. Ça témoignera en ta faveur. Tu comprends ? Le suicide d'une misérable prostituée te rappelle la mort de ta femme bien-aimée. Tu comprends ça ? La nouvelle femme te regarde, et toi, tu es incapable de contrôler le premier élan de ton cœur, bien que tu saches que ça ne peut pas lui faire plaisir. Tes sentiments bruts sont plus forts que ce qui peut te servir ou, au contraire, te nuire. Juste après, vous vous réconciliez.

La fille se penche vers moi, je sens son souffle torride. Elle me passe la main sur la tempe.

– Effectivement, tu grisonnes. Dans deux ans, tu seras tout gris.

Je me penche un peu vers elle, mais elle s'écarte.

– Tu n'éprouves pas de pitié pour elles ? me demande-t-elle.

– Vous êtes toutes des clientes. Pas vrai, Robert ?

– Ce n'est qu'une façon de parler, dit-il. C'est un garçon bourru, mais il a un cœur d'or. Il a eu une vie difficile. Il est toujours sur la défensive. Il a peur des gens et les fuit. Ceux qui ont peur aspirent au pouvoir ou fuient. Lui, il est de ceux qui fuient.

– Vous êtes toutes des clientes, dis-je encore une fois. Peu importe que tu me croies ou non. Vous êtes des clientes. De toute manière, je serai toujours sans le sou. Et maintenant, laissez-moi dormir.

Mais je ne trouve pas le sommeil. Peut-être à cause du chauffeur qui conduit comme s'il était payé pour nous faire claquer des dents. À moins que je ne sois gêné par l'idée de cette fille assise à côté de moi. Je me retourne de temps en temps, quand nous traversons un carrefour éclairé, pour observer son profil : nez droit, cou fort, cheveux légèrement bouclés. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas la regarder. Deux banquettes plus loin, il y a une jolie blonde qui ne m'intéresse pas du tout. Trop jeune pour devenir une cliente. Elle a encore dix ans devant elle, peut-être même quinze, encore que sous ces climats, les femmes vieillissent plus vite, mais elle a l'air d'être née ici et n'aura sûrement pas de quoi payer. Elle me fait un peu de peine.

Je me tourne vers la fille aux cheveux bruns et au cou fort et lui touche le bras.

– Donne-moi quand même un peu de cognac. Je n'arrive pas à dormir.

– Ne bois pas, je t'en supplie, dit Robert. Tu sais pertinemment que tu risques d'enfler !

– Je prendrai un Diamox.

– C'est quoi ? demande la brune.

– Un produit qui déshydrate l'organisme, lui explique Robert. Quand il boit trop, il a le visage qui gonfle, alors le lendemain, je lui donne deux comprimés de Diamox et il retrouve sa gueule burinée à la Bogey.

– Ça, ce n'est pas moi qui l'ai dit.

– Évidemment que ce n'est pas toi. Ce sont tes fiancées qui le disent. Tu te rappelles la fille de Boston qui s'est suicidée ?

– Non.

C'est faux : je me souviens d'elle, je sais que je ne l'oublierai jamais. Elle avait des taches de rousseur et une façon merveilleuse de transpirer.

– Tu ne te rappelles pas ?

– Non.

– Celle qui est tombée enceinte et qui a sauté par la fenêtre ? Qui était montée au vingtième étage et a doucement pris son envol ?

– Oui, maintenant ça me revient, dis-je en éclatant de rire.

– Pourquoi tu ris ?

– Parce que tu exagères toujours. C'était le sixième étage.

Je prends la bouteille de cognac tandis que la fille me regarde et rit avec moi.

– Tu ne devrais quand même pas boire.

– Et pourquoi donc ? On a un tube entier de Diamox. Ne crains rien, je ne vais pas enfler.

– Il ne s'agit pas de ça. Quand tu as bu, tu deviens odieux. Tu es un homme qui a touché le fond, un perdant, mais intérieurement tu es resté pur.

Il s'adresse à la fille assise à côté de nous :

– C'est ce qu'on croirait, non ?

Elle me regarde.

– On ne sait rien des hommes tant qu'ils n'ont pas parlé de leurs femmes. Et déclaré pourquoi ils sont malheureux avec elles. Et aussi...

– Je vais finir ta phrase, dis-je. Ils avouent aussi qu'ils ont été déçus par toutes les philosophies et toutes les idéologies, et que la seule chose qui soit un péché, c'est de rater un beau moment qu'on aurait pu vivre. Bien sûr, ils ajoutent qu'il ne s'agit pas seulement des questions érotiques, mais de tous les beaux moments qu'on peut connaître. Parfois une virée en bateau, parfois des heures solitaires avec une canne à pêche à la main. Mais ils te racontent ça juste à l'instant où ils commencent à te déshabiller, n'est-ce pas ?

– Oui, confirme-t-elle.

– Pour l'amour de Dieu, ne dis jamais ce genre de choses ! s'écrie Robert d'un air effrayé. C'est un bon texte, mais absolument inexploitable dans notre situation.

– Notre situation ? Est-ce qu'on les déshabille ensemble ? C'est toujours moi qui le fais. Mais je t'en prie, tu peux faire tes premiers pas à Tibériade. Tu finiras peut-être même par te marier pour de vrai et traverser l'Atlantique avec elle.

– Ne m'énerve pas, je t'en supplie. Je dois me concentrer. Tu penses toujours que tout est si facile et qu'on ne court plus aucun risque. Mais beaucoup de choses dépendent des nuances. Parfois, on peut déraiper à cause d'une broutille et toute l'affaire tombe à l'eau.

– Tu m'ennuies. Pense à tes nuances si tu veux. Pour moi, elles sont toutes des clientes. Avec une particularité psychologique : une attirance innée pour les femmes riches.

Je me tourne vers la fille :

– Tu me donnes encore un peu de cognac ?

– C'est le dernier, dit Robert. Si tu as enflé demain matin et que je te donne deux Diamox, tu ne seras bon à rien jusqu'au soir. Il te faut plusieurs heures pour désenfler. Et on aura perdu une journée entière. Pense au prix de l'hôtel. Tibériade est plus chère que Tel Aviv.

– Et alors ? Je bois parce que j'ai des soucis. Je bois parce que je n'arrive pas à dormir. Parce que les somnifères ne me sont d'aucun secours. J'en ai pris si longtemps qu'ils n'ont plus d'effet. Seule cette femme me procurera le sommeil sans cachets ni alcool. C'est bizarre que tu n'y aies pas pensé. Toute femme sera heureuse si tu lui dis qu'elle te procure le sommeil. La moindre idiote sera aux anges si tu lui dis que son corps somptueux... Tu connais la suite.

Je me tais un instant, puis je répète :

– Son corps somptueux.

– Voilà des propos sensés. Oui, une femme sera aux anges si tu lui dis qu'elle te procure le sommeil. Mais le plus juste, c'est ce que tu as dit à propos des somnifères. À savoir qu'ils ne te font plus d'effet. Il faudrait désormais que tu te tires une balle dans la tête. Mais comment faire pour se rater avec un neuf millimètres posé sur la tempe ? C'est ce que je voudrais savoir. Et après tout ira bien.

Il se penche vers la fille par-dessus mon épaule et lui glisse :

– Il est futé, pas vrai ? Ça reste un miracle de gagner un peu de blé de temps à autre. Mais personne ne sait ce que je subis quand je le laisse seul avec l'une d'elles. Seuls Dieu et moi le savons.

– Laisse-le boire, dit-elle.

– Eh bien, qu'il boive ! D'ailleurs, ça fait longtemps. Il n'enflera peut-être pas du tout.

Il me passe la main sur la joue.

– Une nuit blanche l'attend. Après cette nuit d'insomnie, il aura l'air d'un spectre.

– Vous ne vous arrêtez pas à Haïfa ?

– Non. On doit juste lui acheter des comprimés dans une pharmacie de garde. On est grillés à Tel Aviv. Voilà pourquoi on fait un détour. Chaque ordonnance nous coûte deux fois plus cher.

– Et bien sûr, elle est libellée à un faux nom, dit-elle.

– Non, réplique Robert. Ça ne servirait à rien. Les ordonnances sont à son nom. Le drame, c'est qu'il n'arrive vraiment pas à dormir, de ce fait il en a toujours à gogo, et plus encore. Sinon, il pourrait vraiment se tirer une balle dans le crâne.

– Il pourrait d'abord tuer le chien et garder la dernière balle pour lui-même.

– Pas de leçon, je t'en prie. Quand il les tue, il ne pense pas à ça. C'est un maniaco-dépressif en furie. Il tue son animal préféré, et ensuite il est rongé par la honte. Mais son pistolet est déjà déchargé. Il ne lui reste plus que les barbituriques.

– Il pourrait aussi se pendre.

– Ne me donne pas de bons conseils ! Chaque suicidaire a sa propre vision de la mort. L'un s'empoisonne, l'autre se tire une balle, le troisième se pend à la poignée de la porte. Il n'y a pas de suicides universels chez les maniaco-dépressifs. N'importe quel médecin te le dira. La difficulté repose justement sur le fait qu'ils sont imprévisibles, qu'ils cherchent tous une idée et une méthode originales de passer l'arme à gauche.

– Il y en a qui se tuent sous le coup de la colère, alors tout leur est égal, objecte-t-elle encore.

– Oui, mais ce sont des gens qui sont devenus fous de rage ou qui ont connu un grand malheur. Ceux-là sautent par la fenêtre ou se coupent les veines. Mais ce n'est pas son cas. Les malheurs qu'il a endurés pendant des années l'ont fait sombrer dans le désespoir. Et là, juste maintenant, il a rencontré une femme avec laquelle il ne peut pas s'unir... Tu comprends la suite.

– Sers-moi encore un brandy, dis-je.

– Je te donne la bouteille entière, mais laisse-moi dormir.

– Je ne veux pas que tu dormes. Je veux parler avec toi. Et je veux que tu te tournes vers moi.

Elle s'exécute, me laissant à nouveau voir son nez droit, son cou fort et sa petite cicatrice.

– C'est de toi que parle la nouvelle intitulée « Tes yeux verts et tes belles lèvres sont à moi » ?

– Je t'ai déjà dit où j'allais. Je t'ai dit aussi pourquoi j'y resterais. Et aussi pourquoi je pourrais y rester.

Je suis éméché. J'ai derrière moi trois jours d'hôpital et une rude journée de khamsin. Je n'ai pas beaucoup mangé depuis ce matin et le fort cognac israélien coule dans mes veines comme du feu. Je répète ma question :

– C’est de toi que parle la nouvelle intitulée « Tes yeux verts et tes belles lèvres sont à moi » ? Si c’est le cas, où est-ce que cet homme t’a vue ? Celui qui a écrit ça, je veux dire. Est-ce que tu es déjà allée à Tibériade sans savoir encore combien de temps tu y resterais ?

Elle ne me répond pas et je sens le sommeil m’envahir, car j’ai vidé la moitié de la bouteille. De plus, comme je l’ai déjà dit, j’ai derrière moi trois jours d’hôpital et une journée de khamsin à Tel Aviv. En ce moment, ma fiancée est à bord d’un Boeing 7 qui la ramène en Californie où elle va m’attendre. Avant de la rencontrer, j’ai eu de nombreuses autres fiancées et fait de nombreux séjours dans différents hôpitaux. Et encore avant, j’ai eu une période de faim et de chômage. Et encore avant, j’ai séjourné dans un asile d’aliénés ; et encore avant, en prison. Et là, maintenant, dans cet autocar qui roule vers Tibériade en passant par Haïfa, je songe que je ne cherche pas à me justifier, parce que la misère n’exige pas qu’on s’explique de ne pas avoir de quoi se payer une chambre hôtel, un café ou un steak.

– Robert, dis-moi, pourquoi la misère n’a-t-elle pas se justifier ? Pourquoi est-ce que personne ne demande à un loser comment il en est arrivé là ?

– Ne pense pas à ça.

– Je veux y penser.

– Seul le succès exige une justification.

– Mais pourquoi ?

– Pour que d’autres suivent la même voie.

– Et qu’ils perdent ?

– C’est sans importance. N’y pense pas. Pense à ta fiancée.

Je me tourne vers la fille qui m’a donné la bouteille de brandy. Elle ne dort toujours pas, pourtant son visage ne semble pas fatigué. Je le vois quand nous longeons les stations-services et traversons les carrefours éclairés.

– Tu devrais t’appeler Esther, dis-je. J’avais une petite amie qui s’appelait Esther. Quand elle est tombée enceinte, ses parents, qui ne me supportaient pas, ont voulu qu’elle avorte. Elle avait peur de le faire, et une copine lui a affirmé que si elle couchait avec un autre homme, son sperme à lui tuerait le mien. Elle craignait tellement le docteur qu’elle l’a fait. Puis, elle me l’a appris et je n’ai plus jamais voulu la revoir. Ça a été ma dernière petite amie.

– Tu as eu d’autres femmes par la suite, dit-elle. Et autant de chiens que de femmes.

– C’est faux. Ce n’étaient plus des femmes. Seulement des clientes. Et c’était toujours le même chien.

– Il y a des femmes et des enfants ici ! dit une voix à l’arrière. On ne parle de ces choses dans un autocar !

– Et de quoi on parle dans un autocar ? dis-je sans tourner la tête. Dis-le-moi, fils de pute !

– Je te le dirai à la gare routière de Haïfa ! Il y a toujours un policier sur place !

Le chauffeur arrête son véhicule et se tourne vers nous. Il doit être originaire du Maroc, mais à vrai dire, Dieu seul sait d'où il vient. En regardant son visage et ses yeux froids, je pense que je n'aimerais pas le croiser sur un pont étroit.

– Je n'aimerais pas te croiser sur un pont étroit, dis-je.

Il ne me regarde même pas. Son visage est froid, je n'y distingue pas la moindre goutte de sueur alors que nos chemises sont trempées et blanches de sel sous les aisselles – lui porte une grosse chemise et un képi avec une armature métallique.

– Haïfa, annonce-t-il.

Je descends avec le chien, Robert et la fille me suivent. On a deux heures à tuer. Robert achète deux grandes boîtes d'Amytal Sodium dans la pharmacie d'en face, puis on va tous les trois prendre une bière. Le bar est désert. Le serveur branche le ventilateur au moment où on entre.

– Et si on n'était pas venus cette nuit ? lui demande Robert. Tu peux travailler sans ventilateur ? Qu'est-ce que tu veux économiser en fait ? L'air ou le courant ?

– L'air et le courant, répond le barman. Qu'est-ce que je vous sers ?

– Trois Gold Star, dit Robert.

Le serveur ne bronche pas. Il me dévisage longuement, regarde le chien que je tiens en laisse, puis prend un journal sous son comptoir. Je vois bien qu'il ne lit pas mais se contente de regarder les photos. Au bout d'un moment, il replie soigneusement son journal, le met dans un tiroir, puis, sans nous regarder, se dirige vers le mur et tourne un interrupteur ; les ailes du ventilateur se figent alors.

– C'est vous, dit-il.

– Oui, répond Robert. C'est nous. Sers-nous trois Gold Star et remets le ventilateur en marche.

Immobile derrière son comptoir, le serveur nous toise avec indifférence. Je sens la sueur ruisseler dans mon dos. Je regarde la fille, mais je ne vois pas la moindre goutte de sueur ni sur son visage ni sur son corps. Le chien halète, couché sur le carrelage.

– Trois Gold Star, dis-je au serveur.

Il fait non de la tête. Je pose alors de l'argent sur le zinc.

Il le compte, le range dans un tiroir, retourne vers le mur, branche le ventilateur. Le faible bruissement des ailes se fait bientôt entendre. Il pose les trois bières devant nous. Je lui demande :

- Tu nous as vus dans le journal, c'est ça ?
- Les affaires vont mal. J'ai beaucoup de temps pour lire le journal.
- Nous, on paie toujours.
- Alors vous pouvez toujours venir ici.
- Toujours, ou seulement quand on a du fric ?

Il nous regarde à nouveau, puis pose les yeux sur le chien couché, la langue pendante.

- Chaque fois que vous viendrez avec un chien.
- On ne les garde pas longtemps. On a juste de le temps de s'habituer qu'il faut déjà en chercher un autre.
- La saison des pluies arrive, dit le serveur. Vous ne gagnerez rien.
- On a encore un mois devant nous.
- Vous allez où maintenant ?
- À Tibériade.
- Elle est belle ?
- Tu as quelque chose contre la monnaie américaine ? objecte Robert.
- Et si elle est très laide, qu'est-ce que vous faites ?
- Dans ces cas-là, c'est dur. Il faut le saouler pour que ça marche. Tu sais ce que c'est.
- Non, rétorque le serveur. Je sais ce que c'était.

Il regarde à nouveau notre chien.

- Je vais lui donner de l'eau et toi, ôte-lui sa laisse. Elle est trop courte, ça fait souffrir cette pauvre bête. Nous aussi, on avait un chien, mais il est mort. Je retrouverai bien sa gamelle quelque part.

Il s'éloigne. Je lâche le chien et nous savons déjà que nous ne reverrons pas même en rêve les quatre-vingts livres que Robert a déboursés ce matin pour l'acheter. En quelques bonds, l'animal s'enfonce dans l'obscurité de la rue, et tous les trois, debout dans l'embrasure de la porte, une bière fraîche à la main, nous le suivons des yeux jusqu'à ce qu'il devienne un simple souvenir.

- Comment il s'appelle ? demande la fille.
- Tu veux dire, comment il s'appelait, dis-je. Loser.
- Qu'est-ce que ça signifie ?
- Un type qui perd tout le temps. Un perdant.

– C’est toi qui lui as trouvé ce nom ?

– Oui.

Elle vient se serrer contre moi.

– Un instant, objecte Robert. Il doit aller travailler. Remettez ça à plus tard.

Elle ne s’éloigne pas. Sans lâcher sa bouteille de bière, elle m’enlace et moi, comme une heure plus tôt dans l’autobus, je sens son souffle brûlant, son souffle brûlant et pur, plus fort que l’odeur des poissons frits, que l’odeur de la mer et du benzène.

– Invente-moi un nom, dit-elle.

– D’accord. Tu t’appelleras le Chat du Magicien.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Essaie de trouver un meilleur nom pour une putain. Elles s’appellent toutes Barbara ou Marnie, et en Allemagne toutes les putains ont un prénom russe. Je ne sais pas pourquoi c’est comme ça. Mais dans tout Israël, tu n’en trouveras pas une seule qui s’appelle le Chat du Magicien.

Elle s’écarte de moi. Je regarde ses lèvres qui répètent le nom que je lui ai trouvé. Il y a une chose qu’elle ne peut pas savoir : c’est ainsi que j’appelais Esther quand nous étions ensemble, elle vivait dans un kibboutz et m’apportait de la nourriture, je mangeais le *corned beef* au couteau directement dans la boîte. Elle ne peut pas savoir qu’Esther me procurait le sommeil. Mais maintenant Esther n’est plus là, je ne trouve pas le sommeil et je dois prendre ces maudits barbituriques. Il y a encore une chose qu’elle ne peut pas savoir : quand je suis avec une autre femme, je dois penser à Esther et répéter son nom jusqu’au bout, sinon ça n’aboutit à rien. Elle ignore tout cela, Robert aussi, ainsi que toutes ces fiancées qui me sauvent la vie et jettent des ponts censés me donner accès à un avenir meilleur. Mais la question n’est pas là ; même Esther ne savait rien de tout cela. Et moi, je peux toujours dire aux gens ce qu’ils veulent entendre à mon propos, à cette unique exception près.

Elle repose sa bouteille sur le comptoir et dit :

– Ce chien est dressé pour ça. Il n’est pas de Jaffa, où vous l’avez acheté, mais d’ici, de Haïfa, il a été amené chez le marchand de chiens de Jaffa avant-hier. Prenez la première rue à droite, ce sera la troisième maison à droite. Frappez à la porte du rez-de-chaussée.

– Je te remercie, dit Robert, visiblement très ému. Tu sais, ce chien nous a coûté quatre-vingts livres. Et il faut encore l’engraisser. Il n’est pas comme notre Buck.

Puis, s’adressant à moi :

– Tu te souviens de Buck ?

– Je l’ai tué il y a quatre jours.

– Et vous tuerez celui-là quand ?

– Le plus tôt sera le mieux, répond Robert. Mais on ne peut pas le prévoir, évidemment. Ça pourrait prendre une semaine. Voire deux, ajoute-t-il après une pause. Ce qui serait une catastrophe.

– Pas pour le chien, dit-elle. Il finira par être tué de toute façon.

– Il ne le sait pas. Non, ce serait une catastrophe pour nous. Nous commençons juste à travailler pour notre propre compte. Jusqu'à présent, nous avons travaillé à trois, parfois à quatre. Nous prenons tous les risques désormais. Si ça marche, tout le pognon sera pour nous, moitié-moitié. Pourvu que ça marche !

Nous payons l'addition, sortons. Moi, je ne vois toujours que son cou fort, son nez droit, les ailes de ses sourcils. Je pense au type qui va la baiser à Tibériade et auquel elle dira qu'il est le meilleur, ou du moins qu'il est plus que bon. Je pense à leur drap trempé de sueur, mais c'est lui qui transpirera, pas elle ; son corps à elle restera sec et fort, et ferme, seul son corps à lui deviendra de plus en plus mou au lieu de durcir à la fin – il la recouvrira de son corps poisseux, mais ne la fatiguera pas. Je ne sais pas pourquoi ces pensées me viennent ; je me dis tout d'abord que j'ai peut-être trop bu dans l'autocar, mais ça ne sert pas à grand-chose. Je me dis aussi que j'ai déjà plein de cheveux gris, comme le type qui l'attend à Tibériade et qu'elle n'a jamais vu. Si toutefois il a encore un poil sur le crâne. En arrivant à la maison de l'homme qui a dressé notre chien, je songe que quand mes cheveux seront tout blancs, je n'aurai plus de fille comme elle, avec ce nez droit, cette chevelure brune et ces sourcils pareils à des ailes.

On frappe à la porte. Aussitôt, on entend notre chien aboyer. L'homme qui nous ouvre reste sur le seuil, les jambes écartées, on ne distingue pas son visage à cause du contre-jour. Lui, en revanche, nous voit très bien.

– Je n'ai qu'une chose à dire, annonce-t-il : je ne connais pas beaucoup de gens dans cette ville, mais je connais les pires.

– C'est drôle, dit Robert. Nous, on ne connaît personne ici, à Haïfa. Mais on connaît plein de monde à Tel Aviv, à Eilat. On en connaît même à Sodome.

Il se tourne vers moi.

– Ce doit être malhonnête de ma part de lui dire ça. Mais c'est lui qui dit connaître les pires. Nous, on connaît les meilleurs. Ceux qui ont été autrefois les pires et sont redevenus bons. Ce sont aussi les plus dangereux.

Puis il regarde le type qui se tient dans l'embrasure de la porte.

– Amène le chien.

– Je préfère vous rendre votre argent. J’ai changé d’avis. Je ne veux pas le vendre.

– Pourquoi ?

Il sourit.

– Tu as parlé toi-même des pires individus qui se sont radoucis. C’est le cas de ce chien.

Il nous regarde un instant en silence.

– Je ne vais pas vous le vendre, reprend-il. Je sais ce que vous voulez en faire.

– Je ne connais personne d’autre qui vende des chiens à Haïfa, dit Robert. Je dois être à Tibériade demain matin et je dois en avoir un. Je ne sais pas travailler sans. Tu en as besoin, toi ? En quoi ça te regarde, ce qu’on va en faire ?

Il fait un pas vers lui. Ils se font face, gros, pâles, pesants, on dirait qu’ils viennent d’un pays étranger et non d’ici où le soleil brûle les cheveux et la peau et décolore les vêtements.

– Tu sais que la majorité des êtres humains ne mangent pas à leur faim ? dit Robert. Qu’aujourd’hui encore en Inde les femmes fourguent leurs bébés aux touristes dans la rue parce qu’elles n’ont pas de quoi les nourrir ? Tu te rends compte qu’au-delà du rideau de fer, un costume à la noix coûte un mois de salaire d’un ouvrier ? Et tu te fais du mouron pour ce chien ?

– Il n’est plus à vendre, répond l’autre. Je vais vous rendre votre argent.

– Mais je ne sais pas travailler sans chien !

– Vous n’avez pas dit au type qui vous l’a vendu à Jaffa ce que vous vouliez en faire.

– Il ne nous a rien demandé. Seul le pognon l’intéressait. Il a été payé, et nous, on veut le chien.

– Vous n’avez pas intérêt à le tuer comme les autres. En tout cas, si vous en tuez, ce ne seront pas les miens.

– Tu n’es qu’un petit escroc. Tu vends des chiens dressés pour revenir chez toi.

– Je suis un escroc, c’est clair, et tu en sais même encore trop peu là-dessus. Mais tout le monde a un point faible. Je ne vous laisserai pas tuer ce chien.

– Je ne peux pas travailler sans chien ! Je te le dis pour la dernière fois.

Ils se font face en silence, je les observe. Je me dis à nouveau que le type de Tibériade qui attend cette fille au cou fort et au nez droit ressemble sûrement à ces deux-là. Qu’il restera assis des heures au soleil, mais que sa peau ne prendra pas le moindre hâle ; que la nuit, il va transpirer et que sa sueur coulera sur son corps à elle. Qu’autour d’eux tout sera humide, le drap, le corps de la fille, même le paquet de cigarettes posé sur la table de chevet deviendra humide quand il le prendra de sa main grasse, lourde et faible comme une main d’enfant. Et que l’odeur de son corps à lui étouffera certainement l’odeur de son corps à elle et celle des poissons du lac de Genezareth, et l’odeur des arbres devant la fenêtre. Voilà à quoi ressemblent ces deux-là.

– Laisse tomber, Robert, on se débrouillera sans chien. Tu reprends le fric et on se casse. Je ne suis pas sûr qu'on trouve encore un taxi pour Tibériade à cette heure-ci.

Il se tourne vers moi, ruisselant de sueur, je ne peux détacher les yeux de son visage.

– Sans chien ?

– Exactement. Tu feras le type qui a donné mon frère aux Allemands pour sauver sa peau, et moi, je serai venu à Tibériade pour te tuer.

Il s'effondre dans un fauteuil, pose les bras sur les accoudoirs. Je vois les taches humides qu'il y fait et songe que le siège tout entier ne va pas tarder à être humide et à prendre l'odeur de son corps.

– Tu aurais pu le dire à la police, avance Robert.

– Non. Je voulais te tuer de mes propres mains. Ce n'est pas pareil. J'ai guetté cette occasion pendant des années, voilà pourquoi je suis venu en Israël.

– Pour me tuer ?

– Oui.

– Et après ?

– Il n'y aura pas d'après. Je vais simplement coucher avec cette vioque, ensuite je te cracherai au visage et je te dirai : je voulais te tuer, mais l'amour de cette femme t'a sauvé la vie. Je ne veux pas que tu meures. Vis jusqu'à cent ans et pense à ce que tu as fait.

Il me regarde. Je distingue déjà une tache sombre à l'endroit où il a appuyé sa tête. L'autre homme est également assis dans un fauteuil et je le regarde à son tour.

– C'est une très belle histoire, dit Robert. Sauf qu'elle ne nous rapportera rien, hélas. Qui pourrait mettre la main au portefeuille pour ça ? Et pour quoi faire ? Je me le demande.

– C'est elle qui va casquer. Je te menacerai de mon arme devant elle et toi, tu porteras plainte. Ensuite tu la retireras. Mais tu ne le feras pas pour rien. Après tout, il s'agissait de ta vie, tu avais bien le droit d'avoir un peu peur. Ton avocat est aussi un salaud, il ne prend pas ce genre d'affaire pour rien.

– Tu sais que ce n'est pas mal, dit Robert. Et il ne faudra pas nourrir ce satané chien.

– Dis-lui de te rendre le pognon et on se casse. On n'a pas de temps à perdre. On attrapera peut-être encore un taxi pour Tibériade.

– Aboule le pèze, répète Robert.

L'autre va vers son bureau. Je vois qu'une nouvelle tache de sueur est apparue sur son dos tandis qu'il s'extirpait à grand peine de son fauteuil et traversait la pièce, en soufflant comme une forge, et je me dis à nouveau que le type que lèvera la fille de l'autobus aura la même respiration laborieuse et qu'elle sentira son souffle sur son visage et sur son cou puissant que je n'arrive pas à

oublier. Je me lève en silence, je le suis et, au moment où il glisse sa main dans le tiroir du bureau, je lui dis :

– Tu as une fissure sur le mur. Là-haut, juste sous le plafond...

Il lève les yeux sans retirer tout de suite sa main, me laissant le temps de m'appuyer au mur pour refermer le tiroir d'un violent coup de pied, et avant qu'il n'ait le temps de crier, je lui ferme la bouche avec ma main.

– Prends le chien, Robert, dis-je. Moi non plus, je ne peux pas travailler sans chien. L'histoire du type qui voulait te tuer de ses propres mains, je l'ai lue quelque part. Ce n'est pas ma faute si lui ne l'a pas lue.

Je me penche vers lui et poursuis :

– Je les ai toujours tués du premier coup. Mais celui-là, je le tuerai de manière à ce qu'il se torde dans le sable et hurle pendant une demi-heure avec dix balles dans le corps.

Je me redresse, ouvre le tiroir. Comme il ne contient que quelques livres, je le referme.

– Il va se torde dans le sable et hurler pendant une demi-heure, dis-je encore une fois. Mais au moins, il ne va pas transpirer. C'est tout ce qui importe.

Flanqués du chien, on se dirige vers la station de taxi.

On arrive à Tibériade dans la matinée. Je vois cet homme. Il est vautre dans un transat mais je ne distingue qu'une tache humide. Quant à elle, allongée sur le sable, elle se lève en me voyant, pas le moindre grain n'est collé à sa peau. Puis c'est ma vioque qui se lève, on dirait qu'elle s'est roulée dans de l'huile de vidange.

– Ôte-moi tout ce sable, chéri, me dit-elle. Je crois que j'ai un peu transpiré. C'est ce climat.

Je me tourne à nouveau vers la fille de l'autocar, nos regards se croisent. Et nous savons tous les deux qu'il se passera plusieurs jours avant que nous repartions d'ici. On se tient tous les deux au soleil, les yeux dans les yeux, nos corps sont secs et brunis. C'est le pire, parce que la couleur de notre corps doit absorber celle de corps étrangers, et notre peau sèche, leur sueur.

Tout irait bien, si ce n'était Robert. On s'est fait sept cents dollars chacun à Tel Aviv et à peu près autant à Tibériade, assez pour tenir jusqu'au printemps, jusqu'à ce qu'elles reviennent prendre un peu de soleil. Ça nous suffirait amplement, mais Robert me dit :

– On va faire un film.

Je sais comment ça va finir. Mais j'ignore pourquoi je ne lui dis pas de le faire sans moi. Au lieu de cela, je lui donne mon argent, et nous voilà, Robert, moi et deux autres types au café « Le

pied ». L'un s'appelle Zyskind, c'est le *président*, l'autre s'appelle Alphabet, c'est le *vice-président*, et toute leur boîte se résume à un tas de papier portant l'en-tête « East Film Corporation ». Un trio de beaux parleurs. Le vice-président me raconte de long en large qu'il a vécu à Copenhague pendant la guerre, qu'on y trouve la plus importante collection de vestiges laissés par les Étrusques ou autres salopards dans le genre. Je l'écoute d'une oreille, parce que jamais de la vie je n'ai rencontré un homme qui pue autant de la gueule. D'ailleurs, le président Zyskind m'assure qu'Alphabet est le meilleur vice-président de toute l'industrie cinématographique israélienne : en effet, quand il faut régler une affaire difficile, il se penche vers l'employé ou le type auquel l'East Film Corporation doit de l'argent et là, personne ne peut résister à l'haleine du vice-président Alphabet. Donc, quand je leur dis que je ne veux pas m'engager dans cette affaire et que je préfère garder pour moi le pognon qu'on s'est fait à Tel Aviv et à Tibériade, Robert fait un signe au vice-président qui s'approche aussitôt de moi. Il ne leur faut pas une minute pour me dépouiller. Le lendemain, on apprend qu'ils ont quitté Israël par le premier avion et que tous ceux qu'ils ont arnaqués se trouvent en ce moment au café « Le pied » où ils partagent leurs expériences, sauf Robert et moi, parce qu'on n'a même pas de quoi se payer un café. On regarde notre hôtel depuis le porche d'un immeuble de la rue Hess. C'est déjà la saison des pluies et on sait pertinemment qu'on ne gagnera pas un sou jusqu'au printemps.

– Harry nous donnera peut-être une chambre, dit Robert.

– Si tu le paies, il te donnera même ce qu'il a de plus sacré.

– Tu crois être drôle ?

– Non. L'idée ne m'a même pas effleuré. On discute sous la pluie, c'est tout. Tu veux que je te dise pourquoi on reste sous la pluie ? Et pourquoi je n'ai rien bouffé depuis trois jours ?

– Tout le monde peut se tromper.

– C'est bien pour ça qu'on est là. Cependant pas parce que moi, je me serais trompé, mais parce qu'Alphabet est le meilleur vice-président qui soit. Même une charogne de chien n'a pas cette odeur.

– Je finirai par lui mettre le grappin dessus.

On reste là, sous la pluie, en face de notre hôtel ; au coin de la rue, il y a un vendeur de viande grillée et de hamburgers, on voit les gens en acheter et repartir sous la pluie ; le visage du vendeur, éclairé par la lueur des braises, fait penser à un magicien.

– Ce serait bon pour ton film, dis-je. Visualise la scène : deux types debout sous la pluie, et l'autre là-bas qui vend ses grillades. Les gens viennent, achètent, et poursuivent leur route. Mais ton film devait parler d'une brigade de soldats qui se retrouve au milieu d'un champ de mines, n'est-ce pas ? Et maintenant, il faut savoir qui fera le premier pas, qui prendra ce risque. Les autres le suivront. Qu'est-ce qui est censé se passer après ?

– Ne parle pas de ça.

– Pourquoi ? C’est une situation formidable. Sauf que le vice-président Alphabet devrait être avec eux. Il n’aurait même pas besoin d’être volontaire, ses collègues sauraient l’obliger à marcher devant.

– Tu as une cigarette ?

– Oui. La dernière. Tiens, je viens d’avoir une autre idée : le seul survivant du groupe, ce serait justement le vice-président. Chacun des soldats se serait porté volontaire rien que pour rester aussi loin que possible de lui. Bien sûr ils seraient tous morts, et lui demeuré seul s’en sortirait en marchant sur leurs cadavres. Ensuite, le chef de l’armée le décorerait pour acte de bravoure, mais il devrait porter un masque à gaz pour lui épingler sa médaille. Même si ça ne lui est pas d’un grand secours.

– Il faut qu’on tienne un mois, dit Robert. Après, on ira à Eilat. Il y aura déjà quelques touristes.

Je ne réponds rien. Debout sous la pluie, je dévisage le type qui vend des grillades. J’ai dans la poche ma dernière cigarette. Et tout un tas de photos d’Eva, la fille de Jérusalem qui s’est suicidée. Mais je ne peux rien faire de ces photos, pas plus que de celles des hommes qui me chipent les filles que je ne peux me consoler d’avoir perdues. Je me dis que je pourrai en faire quelque chose dans six semaines, à Eilat. Ou peut-être même dans quatre semaines, mais pas avant.

– Va à l’hôtel, dis-je.

– Harry ne me donnera pas de chambre.

– Je viendrai plus tard avec un peu d’argent.

– Tu le prendras où ?

– Ce n’est pas ton problème. Pense plutôt aux soldats coincés au milieu du champ de mines. Et au fait que le vice-président sera le seul à obtenir une médaille. Le seul.

Tandis que Robert s’éloigne, je me dirige vers la rue Yarkon. En passant à côté du cinéma, je remarque un groupe d’hommes, mais je n’ai même pas besoin d’éclairage pour savoir la tête qu’ils ont. Ils se tiennent immobiles, un billet de banque à la main, et je pense à leurs visages burinés et désespérés. Ils sont quatre, et je sais qu’ils n’ont qu’une livre chacun, il leur manque donc un cinquième type pour acheter une portion de haschisch qu’ils vont fumer après avoir ouvert une bouteille et s’être mis en rond. Ensuite, à supposer qu’ils aient trouvé le cinquième, ils fumeront en silence et se disperseront. Mais je ne peux pas être ce type, je n’ai même pas une piastre.

J’entre dans un immeuble, monte l’escalier et frappe à la porte. J’entends :

– Entre.

Je pousse la porte et m'arrête au milieu de la pièce. Assis devant une table, l'homme que je suis venu voir fait une patience,.

– Je suis trempé, dis-je. Je vais salir ton plancher.

– Tous les chiens sont trempés sous la pluie. Où est ton chien ?

– Je n'en ai pas besoin maintenant. Il nous en faudra un dans six semaines seulement. Au plus tôt dans un mois.

– Tu veux du thé ?

– Je préférerais un peu de cognac. J'ai froid.

– Je ne peux pas t'en offrir. Si tu veux travailler cette nuit, tu n'as pas le droit de boire. Prends un thé, il est encore chaud.

Je me sers un thé à la cuisine, puis je m'assieds en face de lui et fixe son visage lourd et immobile.

– Comment tu sais que je vais travailler cette nuit ? Et pourquoi est-ce que je n'ai pas le droit de boire du cognac ?

Il pose enfin ses yeux sur moi, mais son visage resté figé.

– Si tu es venu ici, c'est que tu as besoin de blé.

– Pour un mois. Tu peux m'en prêter ?

– Non, mais je peux t'en faire gagner.

– Ce ne sera pas facile, n'est-ce pas ?

– Sois tranquille, ils ne te prendront pas.

– C'est clair. Tu sais comment ne pas se faire prendre. Je t'écoute.

Bon, j'ai une entreprise de transport.

– Je sais même que tes affaires prospèrent. Je peux te dire aussi pourquoi : personne ne sait gruger le fisc comme toi. Si on en croit ce que tu gribouilles sur les formulaires, tu n'as que des pertes.

– Et c'est bien le cas.

– Parce que tu joues.

– Pour moi, c'est pareil.

J'ai froid et le thé ne me réchauffe pas. Je lorgne la bouteille de Stock posée devant lui.

– Fais pas le con, Isaac. Donne-moi un peu de cognac. Si je dois faire quelque chose pour toi cette nuit, ce sera de toute façon illégal.

Il me tend la bouteille. Je me sers un verre que je vide aussitôt, puis encore une moitié et je me sens enfin mieux. Je lui rends la bouteille.

– Tu as mangé aujourd’hui ? me demande-t-il.

– Non.

– Tu mangeras en chemin.

– Je vais où ?

– Tu prends la route.

– Avec toi ?

– Seul. Avec le type qui va rouler derrière toi.

J’éclate de rire.

– Mais il n’arrivera nulle part, c’est ça ?

– Si, bien sûr. En enfer, si on y croit. Quoique ce ne soit pas nécessaire. Un séjour à l’hôpital suffira.

Il s’interrompt un instant, puis reprend :

– Impossible de prévoir. Si on pouvait prévoir ce qui se passe lors d’un accident, la police serait beaucoup plus intelligente. Et il n’y aurait peut-être pas d’accidents du tout.

– Sauf que moi, je n’aurais rien à faire cette nuit, n’est-ce pas ?

– Tu pourrais rester dehors sous la pluie.

Je me sers un autre verre de cognac. Je ne sais pas pourquoi, mais en regardant son visage lourd et immobile, j’éprouve une sensation d’apaisement. Je pense à Robert qui supplie depuis une heure Harry de lui donner une chambre, alors que ce dernier ne daigne même pas lui accorder un regard, assis les chaussures sur le comptoir, les yeux dans le vague. C’est parce qu’il a lu trop de polars et vu trop de films dans lesquels les cow-boys restent assis des heures sans bouger, les pieds posés sur la table. Et aussi parce que c’est un salaud. Nous sommes tous des salauds : Harry, Robert et les deux gars qui nous ont plumés. Seul cet homme en train de faire une réussite possède un peu d’argent et n’est plus obligé de faire des saloperies. Je suis là pour ça ; comme des tas de types dans mon genre.

– Si je dois rouler cette nuit, alors vas-y, parle, dis-je. Le soir tombe.

– Il y a une vente aux enchères, demain, à Jérusalem, avec deux bonnes voitures à saisir. Je les veux.

– Alors va à Jérusalem.

– Le souci, c’est que je ne serai pas seul. Un type fera monter les enchères. Et je ne pourrai pas le suivre. C’est une bonne occasion. Le vendeur a fait faillite et ses biens sont liquidés. On peut avoir ces voitures pour pas cher.

– Qu’est-ce que je dois faire ?

– Le type en question prendra la route cette nuit. Il a une nouvelle voiture, pas encore rodée, et il va rouler la nuit pour avoir la voie libre et ne pas fatiguer son moteur. Encore une chose : c’est un très mauvais conducteur. Tu le dépasseras et il roulera derrière toi. C’est ce qu’on fait d’habitude. Ça s’appelle rouler en remorque. Dès que tu freines, il voit tes feux rouges et freine aussi. Le trajet lui paraît sûr et agréable. Je roulais de la même façon autrefois. Et toi aussi, sans doute.

– Oui, moi aussi. Mais pourquoi est-ce que tu penses que je vais faire ça pour toi ?

Il me regarde à nouveau.

– Tu sais bien ce que je faisais avant d’avoir mon entreprise de transport, dit-il.

– Oui, tu étais dans la police. Mais ils t’ont viré. Parce que tu prenais des pots-de-vin. C’est pour cette raison que tu possèdes ton entreprise aujourd’hui.

– Pour cette seule raison. Tu sais ce que veut dire *line up* ?

– Je préfère ne pas le savoir.

Pour la première fois, il sourit.

– Pourquoi tu dis ça ? Si tu ne le savais pas, tu ne serais pas venu me voir ce soir. Tu me donnes une cigarette ?

– J’ai fumé ma dernière en chemin.

– S’il te plaît, descends en acheter. Le bureau de tabac du coin est encore ouvert. On fera nos comptes après.

Je ne bronche pas. Je regarde par la fenêtre ; il pleut sans cesse et je sais que ça continuera pendant plusieurs semaines, ici, à Tel-Aviv. Mais dans un mois, on pourra se rendre à Eilat, et dans six semaines, à Tibériade. Je pense à l’homme qui besogne la fille de l’autocar, à ma fiancée de Tibériade, et je me dis qu’ils devraient venir ici maintenant. Mais je me dis aussi que même en cette saison, ils transpireraient sûrement.

– Alors, tu vas les chercher, ces cigarettes ? demande Isaac.

– Isaac, dis-je, ça suffira pour aujourd’hui que je sois ignoble à ta place. Tu vas me payer pour ça. Mais toi, pourquoi tu es ignoble avec moi ?

– C’est toi qui m’as demandé pourquoi je pensais que tu pouvais le faire à ma place. Et avant, tu m’as rappelé que j’ai travaillé à la police. Je vais donc te répondre comme un policier. Supposons que tu te tiennes en ce moment sous un *line up*, que diverses personnes te dévisagent et que je prononce à voix haute ton nom. Âge : trente-deux ans. Tu as fait ton premier hold-up à l’âge de

quinze ans, mais tu n'as pas été pris. Ensuite, tu as commis vingt-sept cambriolages connus en l'espace d'une seule année, ce qui n'est pas mal pour un garçon de quinze ans. Ensuite, avec un copain, tu as commis des vols à la gare centrale de Wrocław et alors ils t'ont mis le grappin dessus. Ensuite, tu as déserté. Ensuite, tu as été condamné en Allemagne pour ivrognerie, en Suisse pour ivrognerie, en Israël pour violence sur une prostituée, en Sicile pour usage d'arme à feu. Ensuite, tu as longtemps été maquereau, jusqu'au moment où la fille qui travaillait pour toi a sauté par la fenêtre. Depuis lors, tu es revenu sur le droit chemin et tu gagnes ta vie comme escroc matrimonial. Tu mesures un mètre quatre-vingt-trois, tu pèses quatre-vingts kilos, tu as les yeux verts, les cheveux blonds, le visage ovale, une cicatrice à gauche sur le front. Ces dernières caractéristiques te permettent de gagner ta vie avec des promesses de mariage.

Il s'interrompt un instant, puis reprend :

– Mon Dieu, on perd vite les bonnes habitudes ! J'ai oublié de dire qu'en travaillant comme chauffeur dans les montagnes de notre belle et lointaine Pologne, tu arrondissais tes fins de mois en faisant de la contrebande, vu que tu travaillais à la frontière tchèque.

– Il y a encore une chose que tu as oubliée, à savoir que je continue à faire de la contrebande ici, dans notre cher Israël. On transportait de tout par diverses frontières. Notre cher Israël a tant de voisins. Mais la question n'est pas là. Mon employeur, c'était toi.

– Tu es assez stupide pour me menacer ?

– Du moment qu'on parle de tout...

– Tu as raison. Mais je te l'ai dit : je ne suis plus dans la police et j'ai oublié un tas de choses. D'ailleurs, je n'ai jamais aimé la routine. J'ai toujours eu la conviction qu'au fond, pour un policier, l'imagination était plus importante que la routine. C'est pour ça que je me suis brouillé avec mes supérieurs.

– Pas seulement. Ils n'avaient tout simplement pas assez d'imagination pour savoir qu'un policier pouvait de temps en temps...

Il me coupe la parole.

– On en a déjà parlé. En tout cas, c'est comme ça que j'ai créé mon entreprise.

– Qui est cet homme ?

– Quel homme ?

– Celui qui sera à Jérusalem.

– On ne s'est pas compris. Il faut justement qu'il n'arrive pas à Jérusalem.

– Tu ne m'as pas laissé finir. As-tu quelque chose à reprocher à l'hôpital municipal de Jérusalem ?

– Fischbein.

– Celui des camions-bennes ?

– Celui qui a travaillé à la construction du stade.

– Je le connais. Il aura quelle voiture ?

– Une Chevrolet verte.

– Quelle plaque ?

Il me dit le numéro et me demande :

– Est-ce qu’il te connaît ?

– Non.

Il sourit à nouveau.

– Tu ne sais pas mentir, dit-il.

– Je ne mens pas. Un jour, je suis allé lui demander du travail. C’était à l’époque où j’avais faim, encore avant de devenir maquereau. On m’avait dit d’aller le voir, qu’il me donnerait du travail. Il ne l’a pas fait, il ne m’a même pas regardé.

– D’accord, excuse-moi, tu n’as pas menti. On ne se rappelle pas les gens comme ça.

– Tu me donnes quelle voiture pour ce soir ?

– Une Dodge. Une tonne cinq.

– Trop léger. Donne-moi plutôt le GMC sans toit.

– Il est trop lent. L’autre essaiera de te dépasser.

– Il n’y arrivera pas. Je serai payé justement pour ça. Ne t’en fais pas. J’ai conduit un camion pareil pendant trois ans dans les montagnes.

–À l’époque où tu faisais de la contrebande, sans doute ?

– Et où tu touchais des pots-de-vin des contrebandiers. On en a déjà parlé.

– Comment tu vas le faire ?

– Verse-moi encore à boire.

– Tu dois conduire.

– Ne t’en fais pas. Je ne me saoule pas si facilement. Donne-moi encore un demi-verre et un bout de câble. Du fil de lampe tout simple.

Il me verse un peu de cognac, puis arrache le fil de sa lampe de bureau et me le tend.

– Je n’y avais jamais pensé, dit-il. Mais ce sont toujours les choses les plus simples qui ne viennent pas à l’esprit.

Je repose mon verre.

– Justement. Et par ailleurs, tu es revenu sur le droit chemin.

– Qui t’a appris ça ?

– Un jour, on a liquidé de cette manière le type du parti qui nous surveillait. Justement quand on travaillait à la montagne. Une commission d’experts du Motoclub était venue, la police politique et la police ordinaire, et aussi des gars des syndicats. Et tous sont arrivés à la même conclusion : il s’était tué par suite de sa propre imprudence. Le plus drôle, c’est qu’ils avaient raison. Ce n’était tout simplement pas un bon mouchard.

– Tu veux manger quelque chose ?

– Je vais me faire une omelette dans ta cuisine. Il reste un peu de temps. Tu as un tournevis ?

– Il y en a un dans la voiture.

Je vais à la cuisine. Je me fais une omelette à laquelle je mélange une boîte de *corned beef*. Je repense à Robert qui reste debout à côté de Harry, parce qu’il n’a pas le droit de s’asseoir. Harry est trop malin pour mettre une chaise à côté de son bureau, vu que trop de gens parviennent à dormir jusqu’au matin sur une chaise où ils feront les mêmes rêves que ceux qui dorment sous un édredon, dans le silence et le calme. Mais je me dis que Robert pourra s’asseoir de temps en temps : Harry boit trop de bière et va souvent pisser, ce qui permettra à Robert de se reposer un instant ; et même de dormir jusqu’à ce que l’autre revienne et lui enlève la chaise de sous son derrière d’un coup de pied ; et c’est le plus drôle, vu que Harry est petit et maigre alors que Robert est gros et lourd ; mais ça marche à tous les coups. Robert restera debout toute la nuit à côté de Harry à le regarder lire son Mike Hammer, mais il ne pourra même pas s’asseoir par terre. Harry ne met personne dehors sous la pluie, mais il interdit de s’asseoir. C’est un petit choix, mais c’est quand même un choix et obliger un homme à rester debout jusqu’à l’aube, c’est tout Harry. En mangeant le *corned beef*, je me dis que j’ai eu tort il y a une heure de penser que Harry était un salaud. On n’est pas un salaud quand on permet à quelqu’un de rester debout toute la nuit alors qu’il pleut dehors. Le réceptionniste précédent était plus compatissant, il nous laissait dormir aux chiottes quand ça allait mal, mais il est mort d’une crise cardiaque. C’était un pédé et moi, je me tailladais le visage avec une gilette quand il ne voulait pas me prêter de l’argent, c’est seulement quand il est mort que j’ai compris qu’il m’aimait. Je comprends toujours tout trop tard. Je pense souvent à lui.

Je finis mon omelette, lave la poêle et retourne dans le séjour. La bouteille est vide et lui est toujours penché sur sa réussite.

– Qu’est-ce que tu as tiré ?

– La mort.

– Il n’était pas question de ça. On avait dit qu’il devait se retrouver à l’hôpital.

– Je n’y peux rien.

– Laisse tes cartes et viens au garage. Et d’ailleurs, pourquoi je vais à Jérusalem ? Je dis quoi si la police m’interroge ?

– J’ai trois moteurs réparés à neuf là-bas. Je travaille depuis des années avec cet atelier.

– Tu as ta jeep devant la maison ?

– Oui.

On descend. Je m’installe au volant. La conduite est difficile, la pluie inonde le pare-brise et les essuie-glace ne vont pas assez vite. Mais en chemin, ça n’aura plus d’importance. Je connais la route de Jérusalem et je me dis qu’à cette heure elle sera déserte. En Israël, la vitesse est limitée à quatre-vingts à l’heure et celui qui va me suivre ne pourra même pas l’atteindre. C’est un mauvais conducteur et son moteur n’est pas encore rodé, or tous les mauvais conducteurs qui se prennent pour des bons roulent pendant les trois ou quatre mille premiers kilomètres encore plus lentement que ce qui leur a été conseillé lors de l’achat ou de la réparation de leur véhicule. En passant à côté du palais où se rassemblent les drogués, j’en vois seulement quatre. Il leur manque toujours une livre et un cinquième homme.

– Ça me revient, dis-je à Isaac.

– Quoi donc ?

– Ce que ce type mangeait quand je suis venu lui demander du travail. Du foie aux oignons, et il y avait encore un poulet froid devant lui. Sans même se tourner vers moi, il m’a seulement dit la bouche pleine de bouffe d’aller au diable.

– Il n’avait peut-être pas de travail du tout ?

– Mais pourquoi il ne s’est pas retourné alors ?

– Trop de gens étaient peut-être venus le voir ce jour-là. Et il a peut-être dit la même chose à chacun d’eux.

– Il aurait dû se retourner. Il ne sait toujours pas de quoi j’ai l’air. S’il s’était retourné, tout serait peut-être différent.

– Pourquoi tu penses à ça ?

– Je n’y ai pas pensé pendant des années. Et là, comme on en a parlé, que je me suis souvenu de ce qu’il mangeait ce jour-là... Je ne sais pas pourquoi c’est comme ça. Combien tu me donnes pour ce boulot ?

Il se tourne vers moi.

– Combien vaut cet homme pour toi ?

– Je ne sais pas. Je n’ai jamais vu son visage. Il ne vaut rien.

– Quelqu’un s’était peut-être détourné de lui quand il était dans le besoin. Et avant, quelqu’un s’était détourné du type chez qui lui-même était allé. Ça a sûrement toujours été comme ça pour tout le monde.

– Si les choses n’allaient pas comme tu le dis, ni toi ni moi ne serions ici. Combien tu me paies ?

– Dis-moi combien tu veux.

– Je ne sais pas. Je te l’ai dit : je n’ai pas vu son visage. J’ai vu ce qu’il mangeait. Du foie aux oignons et du poulet froid. Je me rappelle aussi qu’il n’avait même pas entamé le poulet. Il m’a simplement d’aller au diable.

– Bien. Combien coûte un poulet ?

– Deux livres, Isaac.

– Tu lui régleras son compte au bout de combien de kilomètres ?

– Je ne sais pas. Ça dépend. Au début, je vais rouler lentement, et quand je le verrai derrière moi, je vais freiner pour qu’il me rentre dedans.

– Bien, dit Isaac. Je vais te donner l’équivalent d’un poulet par kilomètre. Si tu lui règles son compte au centième kilomètre, je te donnerai deux cents livres. D’accord ?

– Oui, mais je voudrais voir son visage. C’est possible ?

– Pour quoi faire ?

– Je te l’ai dit : il ne s’est pas retourné.

– Ne pense pas à ça. N’oublie pas qu’un voyage difficile t’attend. Et cette satanée pluie.

– Isaac, que seraient devenues tes voitures si je n’étais pas passé chez toi ?

– Elles auraient été à moi demain d’une manière ou d’une autre. Justement parce que tous se détournent de tous. Tant que les gens n’auront pas compris ça, il y aura plein de types comme toi.

– Et comme toi, capitaine.